TEMPERATURE

Du 30 mars 1900.

Thermomètre de A. B. Uhlmann, Opticiens. No 142 rue du Canal Entre Carondelet et Hercanne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	60	16
Midi.....	74	23
3 P. M.....	74	23
8 P. M.....	70	21

Bureau météorologique.

Washington, 30 mars — Indications pour la Louisiane — Temps—généralement beau samedi et dimanche; plus chaud dimanche dans la partie nord-ouest; vents du nord à est.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les Deux Souffrances.
A travers la Science.
Un Duel.
Les Violettes.
La Charité, poésie.
Salammbo.
L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

LES CALOMNIATEURS

— DEVANT LE —

PUBLIC.

Plus on suit d'un regard scrutateur la campagne politique qui se poursuit actuellement, en Louisiane, plus on s'aperçoit que ce que l'on appelle l'opposition—puisque ceux qui la composent n'osent pas prendre leur vrai titre de républicains—perd à chaque instant et à chaque pas du terrain. On croyait ces gens-là plus forts qu'ils ne le sont, en réalité. Les moyens qu'ils emploient, et qu'ils se voient forcés d'employer, prouvent bien clairement leur faiblesse.

Comme ils n'ont pas de bonnes raisons à donner, sinon pour justifier, au moins pour excuser la guerre qu'ils font à la démocratie, ils ont recours à l'injure, à l'imposture, à la calomnie. Ils ne reculent devant aucune énormité pour arriver à leur but, s'emparer des places à tout prix, et par quelque moyen que ce soit.

La calomnie, qu'ils le sachent bien, est, tout à la fois, l'arme des lâches et des faibles et, elle se retourne presque toujours contre ceux qui la manient.

Le public, le corps électoral, n'est pas si aveugle que ces messieurs—si messieurs il y a—veulent bien le croire. Il a du bon sens, le public; il sait distinguer la vérité de l'erreur et l'injure de la raison. Dès qu'un parti se lance dans cette voie de perdition, le public qui n'a aucun parti pris et n'est aveuglé par aucune convoitise, relève la tête, examine, regarde, écoute et juge. Il ne lui faut pas grand temps pour faire la différence entre le vrai et le faux, entre l'honnêteté et l'indélicatesse.

Une fois qu'il a porté son jugement, c'en est fait de l'imposteur et du calomniateur. Il se dit, et avec raison, que des gens qui osent recourir à de pareils expédients pour satisfaire leurs ambitions, sont capables de tout et qu'ils doivent être dangereux au pouvoir.

Le mensonge, a-t-on dit, avec raison, est le père de tous les vices. Si l'on a l'audace de l'employer, au milieu des incertitudes de la bataille, alors que l'on est encore obligé de ménager la population, que n'osera-t-on pas, après la victoire, quand on se croira à peu près sûr de l'impunité. Ce sont là des réflexions qu'il n'est pas grand besoin de suggérer au public; il les fait bien de lui-même, et très spontanément.

C'est là, il faut le dire, la cause réelle du mouvement en arrière, de l'espèce de reculade qui se produit dans l'esprit public, même au sein du républicanisme, depuis le commencement de la campagne. Les masses pouvaient encore éprouver quelques hésitations, auparavant. Elles ne tergiversent plus, à l'heure qu'il est. Elles ont aperçu de la malhonnêteté au fond de toutes les intrigues de l'opposition et elles lui ont tourné le dos.

Elle n'a pas à s'en plaindre, c'est elle-même qui a préparé sa propre défaite. Elle s'est suicidée sans le vouloir, sans le savoir. Son compte est réglé, et son affaire faite. Ce qui vient de se passer depuis à peu près un mois, dans nos campagnes, surtout dans celles que l'on croyait vouées au républicanisme ou au populisme, en est la preuve évidente, palpable.

Tâchez, braves gens, de vous laver de toutes vos impostures devant le public avant de vous présenter à lui. Autrement il ne vous accueillera que par une bruyante bordée de sifflets.

ARCHIBALD FORBES.

Le célèbre journaliste anglais, Archibald Forbes, dont nous annonçons la mort à Londres dans nos dépêches, était né dans le Morayshire (Ecosse), en 1828. Il fit ses études à l'Université d'Aberdeen, servit quelque temps dans les dragons de la garde et entra au journal le *Daily News* comme correspondant militaire. Il suivit en cette qualité l'armée allemande pendant la guerre de 1870-1871, visita les Indes pendant la famine de 1874, puis assista, en Espagne, aux dernières phases de la guerre civile. Il a accompagné le prince de Galles aux Indes de 1875 à 1876.

Après avoir suivi, dans cette dernière année, les événements de Serbie, il assista à la guerre turco-russe en 1877, d'où il passa dans l'île de Chypre, soutenant partout où les événements appelaient l'attention publique sa réputation d'un des premiers reporters militaires de son pays.

Outre ses communications à la presse périodique, M. Archibald Forbes a publié: "Souvenirs de la guerre entre la France et l'Allemagne" (My experiences of the war between France and Germany 1872); "Guerroyant et écrivaillant"(Soldiering and Scribbling 1874); série d'exquisses militaires; quelques notices biographiques et un roman, "Tiré de la vie" (Drawn from life).

CHOSES D'EGYPTE.

Le pays des Rhamsès et des Pharaons, soit à cause de sa situation géographique, soit à cause de la richesse de son sol, ou pour ces deux causes à la fois, a toujours attiré l'attention des peuples de l'Europe et de l'Asie. On peut même dire qu'il est prédestiné à rester un point lumineux où se convergeront sans cesse à l'avenir les regards des peuples civilisés ou barbares, à supposer que dans l'écoulement des temps il doive exister toujours des peuples barbares sur la terre.

Depuis l'occupation anglaise, cette attention des peuples, européens surtout vers la contrée baignée par le Nil a pris des proportions autrement significatives, tant pour la forme que pour le fond des choses.

Depuis le commencement de la guerre du Transvaal, l'Egypte a vu s'ajouter une raison de plus à celles qui existaient déjà et qui en faisaient un sujet si précieux et si curieux en même temps de conversations variées dans les milieux politiques et militaires de l'étranger.

Telle étant l'Egypte, je ne crois pas hors de propos quelques notions statistiques sur ce pays merveilleux dont l'histoire, mêlée à la mythologie, date de plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

Les deux derniers recensements faits, l'un en 1882, l'autre en 1897, ont donné des résultats très intéressants à plusieurs points de vue.

A la fin de 1897, la population générale de l'Egypte jusqu'à Wady-Halfa s'élevait à 9,734,405 habitants, répartis sur 18,129 centres habités, avec 1,422,302 habitations et locaux. Sur cette population totale, le sexe masculin était représenté par le 50, 8 0[0 soit 4,947,850; le sexe féminin par 49, 2 0[0, soit 4,786,555. En 1882, la population générale était de 6,813,919 habitants, dont 3,400,084 du sexe masculin et 3,413,835 du sexe féminin. On voit que les rôles ont été intervertis dans l'espace des quinze années qui séparent les deux recensements.

Cet accroissement de la population n'est pas dû seulement à l'augmentation des naissances sur les décès. Le recensement de 1882 ne comprenait pas les districts, conquis depuis les derviches.

Si l'on compare maintenant ces chiffres avec ceux donnés par les recensements faits dans les temps passés et de l'exactitude desquels on ne saurait jurer, bien entendu, on voit une différence énorme. C'est ainsi que le recensement fait en 1800 n'accusait pour l'Egypte que 2,460,200 habitants, soit le quart de la population actuelle.

En 1821, le mouvement de la population avait peu varié, car on trouve à peine une augmentation de 76,200 habitants sur le chiffre présenté en 1800. En 1846, la population est de 4,476,440 habitants, ce qui constitue une augmentation énorme. Si la progression constatée dans ces deux dernières périodes se maintient dans les mêmes conditions, on peut prévoir qu'en 1912, la population de l'Egypte aura atteint le chiffre de 13,000,000.

La population générale était divisée en 1897 comme suit: 5,676,109 habitants dans la Basse-Egypte et 4,058,296 dans la Haute-Egypte. Sur cette population totale il y a 9,621,879 Egyptiens et 112,526 étrangers.

Je dois faire remarquer seulement que le chiffre se rapportant aux étrangers, tel qu'il est indiqué dans les tableaux de recensement de 1897, est inférieur à la réalité. En effet, ces tableaux comprennent dans la population indigène 40,150 individus «originaires des autres parties de l'empire ottoman», l'Egypte étant toujours considérée comme faisant partie—nominalement au moins—de l'empire ottoman.

Mais ces «sujets du sultan» sont presque tous chrétiens, Grecs pour la plupart, Syriens, Arméniens, etc., et doivent être considérés, surtout en l'état actuel des choses, comme des étrangers et, par conséquent, ajoutés au chiffre de la population étrangère.

De la population totale égyptienne, la population fixe, il faut déduire 573,974 Bédouins, qui sont des nomades.

Les étrangers se subdivisent comme suit par rang d'importance:

Grecs, sujets du roi Georges, sans compter les Grecs de Turquie, 38,175; Italiens 24,467. Anglais 19,557 —il faut noter que les Anglais proprement dits sont très peu nombreux en Egypte. Les étrangers enregistrés comme sujets britanniques, sont pour la plupart des Maltais: Français 14,155. Austro-Hongrois 7,117. Russes 3,193—encore faut-il faire remarquer que sur ces sujets russes habitant l'Egypte il y a très peu de Russes de Russie. La plupart sont des Grecs et autres chrétiens et quelques israélites, sujets russes; Persans 1,301. Allemands 1,277. Espagnols 765. Suisses 472. Américains (Etats-Unis) 291. Belges 265. Hollandais 247. Portugais 151. Suédois et Norvégiens 107. Danois 72, divers 923.

En 1882, le nombre des étrangers établis en Egypte était de 90,886.

Si l'on examine maintenant la population totale de l'Egypte au point de vue religieux, on y trouve 8,978,775 musulmans, 720,162 chrétiens, dont 608,446 cophtes, 25,200 israélites et 268 divers.

Au point de vue de l'instruction publique, l'Egypte est placée au plus bas de l'échelle des Etats constitués et jouissant d'un gouvernement régulier. Jugez-en:

Sur une population totale de 9,734,405 habitants, 467,886 seulement savent lire et écrire; ils sont subdivisés quant au sexe en 435,993 du sexe masculin et 31,893 du sexe féminin. Sur dix millions presque d'habitants, trente mille femmes et jeunes filles seulement sachant lire et écrire! On voit que le féminisme n'est pas en train de faire des progrès en Egypte. On se demandera donc avec raison à quoi sert l'existence d'un ministère de l'instruction publique dans ce pays et quelles sont les attributions et les fonctions de ce ministère. Tout le ministère ne doit former qu'une immense sinécure. Mais non, au contraire, le ministère de l'instruction publique a trop à faire; il a une tâche immense à accomplir, un travail effrayant à exécuter. Voudra-t-il seulement s'y consacrer, s'y dévouer, ou la nonchalance musulmane et le fatalisme de la race continueront-ils à l'emporter comme par le passé?

Et que penser de cette Angleterre qui administre virtuellement le pays depuis 1882? Que pense-t-on à Londres de cet état de choses qui fait que sur presque cinq millions de femmes égyptiennes il ne s'en trouve que trente mille seulement qui sachent écrire leur nom ou lire le nom de Sa Gracieuse Majesté, leur protectrice, écrit sur un bout de papier? Faudrait-il prêter foi aux gens qui prétendent que l'Angleterre a intérêt à tenir le peuple égyptien dans une ignorance crasse?

Si l'on compare le nombre des étrangers établis en Egypte au chiffre de la population indigène, on trouve que ce pays a encore moins d'étrangers que d'autres pays, la France par exemple. Mais une comparaison de ce genre ne donnerait aucune déduction à faire, ou, pour m'exprimer mieux, toutes les déductions tirées d'un calcul basé sur les chiffres, sur l'apparence, seraient erronées: aucune comparaison n'est possible dans cet ordre d'idées entre l'Egypte et les pays d'Europe.

L'Egypte ne vit que par les étrangers et même que pour les étrangers. Ce sont eux qui font tout, eux seuls qui mettent en mouvement tout le rouage de la vie commerciale, industrielle, agricole du pays. Ils sont comme l'huile ou la graisse dans une machine. Sans eux, la machine ne pourrait jamais fonctionner. Toutes les affaires en général, tout le commerce, la banque, l'industrie, la navigation, même les métiers demandant un art quelconque, une dose d'intelligence et d'initiative se trouvent dans les mains des étrangers.

L'Egyptien, le fellah n'est bon que pour les travaux qui demandent une force brutale seulement: il travaille la terre, il gagne peu, il vit de rien, il peine.... mais il est content. Enlevez à l'Egypte ses étrangers, et toute activité humaine cessera dans le pays du Nil. Il redeviendra un pays primitif.

L'étranger est le maître en Egypte. Le fellah est l'esclave, le serviteur. Il est vrai que, depuis quelques années, une tendance à modifier cet état de choses se manifeste chez les classes quelque peu instruites de la population. Mais arriveront-elles jamais à faire du fellah un homme libre, ayant vraiment conscience de ses droits, de ses devoirs et de sa liberté? «That is the question».

LA

TUBERCULOSE VAINCUE.

D'après une étude très documentée que publie la *Revue des Revues*, le problème de la guérison de la tuberculose serait résolu. C'est un terrible problème: la tuberculose fait tous les ans 150,000 victimes en France.

Le nouveau traitement, préconisé par les docteurs J. Héricourt et Charles Richet consiste dans l'emploi du suc ou plasma qu'on extrait de la viande de bœuf crue soumise à la pression:

Ayant pris de la chair musculaire hachée, et l'ayant mise à macérer dans moitié de son poids d'eau, pendant deux heures, MM. Héricourt et Richet soumirent à une forte pression cette chaire imbibée d'une eau qui, par exosmose, s'était déjà chargée d'une notable quantité des substances dialysables contenues dans la fibre. Ils obtinrent ainsi, d'un côté une partie solide, formée de fibres musculaires privées de la plus grande partie de leur suc, et d'autre part un liquide formé de suc musculaire dilué, dans la proportion suivante: 2 kilos de viande additionnés de 1 litre d'eau donnant de 1,100 à 1,200 centimètres cubes de liquide, soit de 100 à 200 centimètres cubes de suc musculaire pur et 1 litre d'eau chargée de principes dialysables solubles de la fibre.

Or, des animaux alimentés avec la fibre privée de ses sucs, et recevant de 800, à 1,000 grammes de cette chair pressée, et préalablement soumise, en outre, à un lavage continu pendant douze heures, meurent à peu près aussi vite que les animaux témoins, soumis à l'alimentation ordinaire.

Le jus devra être pris froid; car il est bien entendu que c'est le jus musculaire *cru* qui est seul actif. Par la chaleur, qui coagule et transforme les matières albuminoïdes et les ferments, la chaire musculaire et son suc perdent toute efficacité; et les animaux soumis à l'alimentation carnée exclusive, mais avec de la viande *cuite*, ne tirent de cette alimentation aucun bénéfice.

N'usez pas votre vie en fumant et en chiquant du tabac.

Pour abandonner définitivement et pour toujours l'usage du tabac, avoir du magnétisme, être plein de vie, nerveux et vigoureux prenez No To Bac, le merveilleux rénovateur qui rend forts les hommes faibles. Chez tous les pharmaciens, 50 cts ou $1. Cure garantie. Brochure et échantillon gratuits Adresse Sterling Remedy Co., Chicago ou New York.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Dernières représentations, aujourd'hui en matinée et le soir, de "The Great Diamond Robbery"; mais, demain, la troupe Baldwin-Melville dont on ne peut faire trop d'éloges, nous donne une charmante pièce tirée d'un excellent roman qui a eu beaucoup de succès, et dont la mise en drame a fait flores, depuis quelque temps.—Une brillante semaine qui s'annonce pour le Grand Opera House.

CRESCENT THEATRE.

C'est ce soir qu'a lieu la dernière représentation de "Finnegan's Ball", une des pièces les plus amusantes de la saison, avec Murray et Mack, les deux plus joyeux compères que l'on puisse trouver, de ce côté-ci de l'Atlantique.

Demain changement de troupe et de spectacle, "Under the Red Robe" est appelé à un grand succès.

THEATRE TULANE.

Les amateurs apprendront avec plaisir que "The Adventure of Lady Ursule" reste un jour de plus sur l'affiche et que le joli duo composé de Wm Morris et de Frances Drake se fera entendre encore demain soir, au Tulane. Il jouera nécessairement la pièce favorite du moment.

Mme Ada Rehan ne débutera avec sa splendide troupe que lundi dans "As you Like it", un des chefs-d'œuvre de Shakespeare, comme chacun le sait.

L'ESPRIT DES AUTRES.

La bosse du commerce.

La scène se passe chez le coiffeur; une cliente vient d'acheter une eau dentifrice quelconque et lit sur le flacon cette devise latine: *Cui fidax vide.*

—Que veulent dire ces mots? demande la cliente, intriguée.

Et le coiffeur, tout aussi peu ferré sur le latin, répond sans hésiter, en encaissant les 3 francs:

—Cela veut dire, madame, qu'on ne reprend pas les flacons vides.

Extrait d'une lettre adressée à un de ses amis par un jeune poète récemment incorporé dans un régiment de cavalerie:

"Je n'ai pas à me plaindre des sous officiers; il y en a un, entre autres, qui m'est très sympathique. En dehors du service, c'est une nature rêveuse, sentimentale, mélancolique même. Je l'ai déjà baptisé: "maréchal d'élégie!"

DEPECHES

TELEGRAPHIQUES

Tumulte à la Chambre des Députés d'Italie.

Presse Associée—

Rome, 30 mars—Le Président de la Chambre des Députés, en prenant son siège, a été accueilli par des cris partant de l'extrême gauche: "Sortez, sortez," hurlait-on. Puis on l'a accablé de boules de papier qu'on lui jetait à la tête. Comme l'intervention des officiers de la chambre ne pouvait rétablir l'ordre, le président a été obligé de lever la séance.

La scène dans la salle était des plus dramatiques. Après les menaces des socialistes, on pensait que Signor Colombo ne présiderait pas, mais à l'heure réglementaire il est entré et s'est rendu avec calme à son siège. Impassible, il s'est assis au fauteuil présidentiel, regardant fixement les membres de la gauche, qui ont aussitôt commencé à lui jeter des boules de papier, pendant qu'un hurlement de rage s'élevait des rangs de l'extrême gauche.

Plusieurs boules de papier sont tombées sur les bancs ministériels.

Les huissiers ont prié ceux qui jetaient ces boules de cesser, mais il devint impossible de calmer le tumulte.

Les membres de la droite se sont alors levés en criant «Vive Colombo».

La majorité, composée de la droite et du centre, a poussé des acclamations auxquelles les gauches répondaient par les cris de «Sortez».

Après dix minutes d'un tapage assourdissant Signor Colombo s'est couvert et a prononcé l'ajournement.

Dans les couloirs les députés de la gauche ont déclaré qu'ils ne permettraient jamais à Signor Colombo de présider une séance.

Mort d'Archibald Forbes.

Presse Associée

Londres, 30 mars—Archibald Forbes, le correspondant de guerre bien connu, est mort à Londres durant la nuit. Sa santé était mauvaise depuis plusieurs années, et dans les derniers six mois il n'avait pu rien écrire à cause de complication de rhumatisme et de paralysie. Il passait la plus grande partie du temps à sa résidence de Londres. Il avait épousé une demoiselle Meigs, fille du défunt quartier-maitre général des Etats-Unis, le général Meigs.

Les troubles de la Jamaïque.

Presse Associée—

Kingston, Jamaïque, 30 mars—Le chef de la police a effrayé les nègres marrons qui menaçaient de causer des troubles, et ils se sont calmés.

Mais dans quelques cercles on craint des troubles après le départ de la police.

Les funérailles du général Joubert.

Presse Associée.

Pretoria, Transvaal, 29 mars—Les funérailles du général Joubert ont eu lieu cette après midi. Des gens de toutes les classes y assistaient.

Les attachés militaires étrangers en uniforme étaient présents. Les officiers anglais prisonniers avaient envoyé une couronne. Le deuil était universel.

Bombardement et évacuation d'un camp anglais.

Presse Associée.

Pretoria, Transvaal, 29 mars—Une dépêche de Fourteen Streams, au nord de Warrenton, colonie du Cap, dit que les Boers ont bombardé le 28 mars le camp anglais. Les Anglais n'ont répondu que faiblement et ont évacué la place durant la nuit.

En liberté.

Presse Associée.

Frankfort, Kentucky, 30 mars—Le capitaine John Davis est sorti de prison ce matin. T. H. Baker, directeur des postes à Louisville, et l'honorable L. J. Crawford, de Newport, ont signé sa caution.

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché.
Résidences à aussi bas prix que.....$1 00
Maisons d'affaires au prix réduit de 2 00
Pour des informations appelez le Téléphone 1991.
CUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY.
Coin Povdras et Carondelet.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

24 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIÈME PARTIE.

III

(Suite.)

Oh! quand tombèrent les lourdes boucles une à une, sous le gémissement des ciseaux.

Marie-Thérèse avait voulu encore que cela fût fait chez elle, près de son lit, menaçant si on n'accédait pas à son désir de se lever alors qu'un mouvement, en dérangeant son pansement, pouvait arrêter le travail de la cicatrisation en très bonne voie.

Enveloppée dans une couverture, sur les genoux de sa mère, la fillette, en une accalmie qui la ramenait à la lucidité, se prêtant à l'opération ou fatiguée, cherchant un abris sur le sein maternel, répétait avec un petit geste doux, un navrant sourire de sa bouche sans couleur:

—Il faut couper tout.... tout .... Ça fait bobo à Lili.

Pas une larme ne tomba des yeux de Christiane; un effroi traversa les prunelles de Marie-Thérèse; Claude pleurait comme un enfant.

Et la voix changée, la voix de bébé murmuraut, pendant que les yeux fiévreux sous leurs paupières battues, cherchaient en un effort autour d'eux.

—Il pleure, petit père..... pourquoi.... il pleure?

Mme Varagniez baisa ardemment le front qui brûlait.

—Parce que sa Lili a bobo

Ce furent ses seules paroles; un grand sanglot heurta la poitrine de Marie-Thérèse; le père étouffa les siens. Et, dans le silence, les ciseaux crièrent encore.

On reposa la petite malade dans son lit, rendormie de l'inquiétant sommeil, auxquelles des crises de plus en plus effrayantes l'arrachaient.

Lui, le père, l'homme moins courageux que les deux femmes, se tordit les mains.

—C'est fini! peut-être demain nous ne l'aurons plus notre Lili...

Lili devait souffrir, hurler, vivre encore dix-sept jours.

IV

Tous les matins vers dix heures, Six-Sous sur ses talons, le vieux du Val-Rose arrivait un bras en écharpe, l'autre main entourée de linges, à l'hôtel de la rue de Vaugirard.

Après un séjour de quarante-huit heures chez M. Varagniez, alors qu'on voulait à tout prix le garder, il s'en allait, mal à l'aise dans cette maison, où des combles aux cuisines tout était trop beau pour lui.

En étouffant avec sa limousine, les flammes qui enveloppaient Mlle Varagniez, l'ancien vagabond s'était fait des brûlures, beaucoup plus profondes que celles de la jeune fille, et qui, au dire des médecins, lui enlèveraient peut-être pour deux ou trois mois, l'usage du membre particulièrement atteint.

Le père la Bique était de roc; le feu avait creusé ses chairs maigres, sans qu'il le sentît; pendant une journée un peu de fièvre et ce fut tout; nul, à son visage, ne s'aperçut qu'il souffrait.

Il ne pouvait pas ne pas accepter ce qu'on lui proposait puisqu'il ne voulait point d'argent; se laisser vêtir et nourrir pendant le temps au moins où il lui serait défendu de gagner les quelques sous suffisant à sa sobre existence.

Il partit retrouver Albéric Soucaud et le petit Pierre, dans la chambrette près des Halles, où tous les trois couchaient.

Pierrounet continuait à trier ses croûtes de pain; Albéric, passé maître dans l'art de confectionner des yeux sur l'eau bouillante, n'avait pas quitté le "Rat qui Chante".

A la première occasion on se livrerait à d'autres occupations.

Chaque matin, la Bique sonnait donc à la porte de l'hôtel; chaque soir il s'en retournait à pied, comme il était venu, le barbet entre ses jambes, plus effaré que son maître dans le va-et-vient assourdissant des rues.

De l'homme et du chien, le chien certainement regrettait le plus, la crotte des campagnes et le gazon des fossés.

Le mobile qui amenait le premier à abandonner les grandes routes pour la grande ville l'empêchait de les regretter; il l'expliquait bien à Six-Sous, qui remuait la queue, ayant l'air de comprendre, et cependant ne se faisant pas au roulement des voitures, et surtout aux claquements des fouets.

A la pensée de Chérie, se joignait maintenant la préoccupation de la santé de Marie-Thérèse, de celle surtout du petit enfant qui agonisait lentement dans la chambre, où il ne pénétrait qu'après avoir laissé ses chaussures à la porte, religieusement muet, avec la terreur de voir la mort figer le visage tout blanc.

Pourquoi ce malheur sur ces deux personnes; M. Claude, Mme Christiane, si "braves, les pauvres"!

Cela emplissait trop le cerveau fruste du veillard, pour qu'il pensât à la liberté de ses journées inconscientes, les long des chemins.

N'était-il pas, du reste, libre également, ici?

Avec l'âge tombait l'étrange névrose qui le poussait à marcher, marcher toujours sans se souvenir de la veille, sans crainte du lendemain.

S'il avait continué sa vie errante, c'est que sans métier sans gagne-pain, les paysans, habitués à le traiter en mendiant et en détraqué, aimaient mieux lui faire l'aumône d'une écuellée de soupe, d'un quartier de miche, que de l'employer aux moissons ou aux vendanges; il ne rencontrait en aucun temps le moyen de faire autrement.

A Paris il était, à Paris il resterait; là, autant qu'en plein champ, il pouvait du reste se dégourdir les jambes.

En arrivant rue de Vaugirard, il descendait à l'office, où après une certaine hostilité, on prenait en amitié Six Sous, qui ne ressemblait ni comme physique, ni comme caractère, à aucun chien vu jusqu'à présent.

Il laissait en bas l'animal et montait voir la petite, pour redescendre, sans mot dire, et rester ainsi silencieux, une grande heure parfois, assis dans un coin, sa figure parcheminée, plus rigide que d'habitude, ses yeux éteints, derrière la broussaille des sourcils.

De temps en temps, ses lèvres remuaient dans sa barbe hirsute.

Une fois on lui demanda:

—Vous parlez tout seul, père la Bique?

—Non, je prie le bon Dieu.

—Vous savez encore vos prières?

—Une seule.... elle m'est revenue depuis que la petite est malade.... Ma mère me l'apprenait autrefois; si je passe des mots, que le bon Dieu me pardonne:

C'est le jour du bon vendredi,
Que notre Seigneur a été pris.
A l'arbre de la croix il a été mis.
Clous aux pieds, clous aux mains, couronnement d'épines.
Le soleil s'écartèle
Le monde qui finit finira, non il ne finira point.
Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

Et se signant encore une fois, le vieillard ajoutait:

—Pour que le chérubin ne s'en aille pas avec les anges..... Ayez pitié de M. Claude et de Mme Christiane, mon Dieu!

On ne rit point; la psalmodie de l'antique prière écappée à cette bouche fervente, arrêtait le sarcasme.

On laissa chaque jour prier la Bique, dans son coin.

A une heure, quand il avait mangé, il repartait avec son fidèle compagnon, marchait longtemps au grand air et revenait à la nuit.

Dans son bissac, car sur le paletot de gros velours côtelé, dont il se vêtait à présent, un peu la vareuse des ouvriers en bâtiment, il passait invariablement son sac de toile grise, la cuisiniere lui mettait entre deux morceaux de pain un reste de viande ou un quartier de fromage, il ne voulait jamais autre chose; il reprenait la direction des Halles, emportant les dernières nouvelles et se disant:

—Retrouvera-t-on la "pitchounette" demain?

Un matin, quand la Bique arriva, il vit une épaisseur de paille joucher la rue devant la maison. Le concierge lui expliqua que c'était pour amortir le bruit des voitures.

La malade était plus mal; monsieur avait recommandé que personne ne montât à sa chambre.

—Elle est peut-être morte, dit le vieux avec un tremblement.

—Non. Monsieur a dit aussi qu'on vous fasse entrer dans son cabinet; il veut vous parler.

—Tout de suite; en bas, Six-